



Bi & Trans
Shiri Eisner

2013

UNE TRADUCTION DE wtfspvm.

LABEUR TAPETTE TERRORISTE

RÉVISION NIHILISTIQUE NOMAE

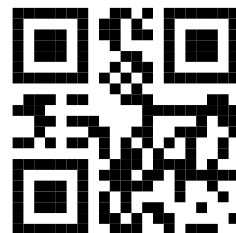
MISE EN PAGE PIPELINE PATRIARCAL

COUVERTURE HARRY CLARKE, THE FAIRY TALES OF CHARLES PER-
RAULT, 1922

TYPESETTÉ AVEC T_EX & FONTS IM FELL ENGLISH

PRINTEMPS 2025

wtfspvm.net



CE TEXTE EST UNE TRADUCTION DU CHAPITRE 6 DU LIVRE
Bi & Trans, Notes for a Bisexual Revolution, PARU CHEZ Seal Press.

B IEN QUE CERTAINES communautés trans assimilent le féminisme à la transphobie, je soutiens que les luttes trans*¹ et féministes sont indissociables. Si le but du féminisme est de mettre fin au patriarcat et à l'oppression basée sur le genre, alors la politique trans* nous fournit une des perspectives les plus importantes pour comprendre et défier la binarité de genre et l'oppression basée sur celle-ci. S'il n'existe pas de distinction claire entre «mâle» et «femelle», il devient alors difficile de défendre un critère transhistorique et stable permettant d'opprimer les individu•es en fonction de leur genre.

La politique trans* n'est pas seulement un argument d'appui en faveur du féminisme ou un «outil» pour la libération des femmes. Il permet d'analyser les structures sociales affectant la vie et les oppressions des personnes trans* et *genderqueer*. De tous les groupes qui subissent des oppressions spécifiques genrées, les personnes trans* sont parmi les plus opprimées. Iels subissent la discrimination dans tous les aspects de la vie, incluant le logement, la santé, le travail, la bureaucratie, l'exposition aux violences systémiques et bien d'autres sphères. Dans cette perspective, les personnes trans* et *genderqueer* peuvent trouver une forme d'entraide dans la théorie féministe. Encore une fois, si le but du féminisme est de mettre fin à l'oppression basée sur le genre, le féminisme inclus dans sa lutte

1. NDLT Le terme trans* est ainsi stylisé par la traduction pour rendre compte d'expériences portant à la fois de transidentité (et transgenre) et de transsexualité (et transsexuelle).

contre la transphobie et le cissexisme.

Je devrais noter qu'en écrivant ceci, je ne tente pas d'excuser le féminisme cisgenre de sa transphobie et de son cissexisme. En effet, plusieurs sections du mouvement féministe et de son histoire sont au mieux ciscentriste et au pire transphobe. Il est crucial de reconnaître et d'aborder ces problèmes : je décris une forme de féminisme que nous, personnes trans* et gender-queer, créons. Il s'agit d'un féminisme où nous nous sentons à l'aise et qui est bénéfique mutuellement pour le mouvement féministe et pour le mouvement bi.

De mon point de vue, ce type de féminisme est également indissociable de la bisexualité. Si un but du mouvement bisexuel est de mettre fin à la hiérarchie de la binarité sexuelle, alors il doit d'abord décomposer le système de sexe, de genre et de sexualité. Sans déconstruire les binarités de sexe et de genre, nous ne pourrions jamais déconstruire la binarité de l'orientation sexuelle.

En tant que mouvement bi, il faut démanteler ce système binaire et devons repartir à zéro en créant plutôt quelque chose de nouveau.

DÉGENRER LE SYSTÈME

Dans sa publication *Not Your Mom's Trans* 101, le blogueur américain Asher Bauer explique simplement les identités trans* et la théorie de genre. Son objectif, écrit-il, est de s'attaquer à la question de la définition de ce que veut dire être trans* sans avoir recours à un langage cissexiste, comme cela

a souvent lieu. «Je ne suis pas ici pour mettre les personnes cis à l'aise», écrit-il, ou pour leur assurer qu'iels demeurent le centre de l'univers genré. Au contraire, je trouve que ce serait mieux de faire le contraire.

L'explication de Bauer débute lorsqu'un bébé est né. Normalement, on déclare le genre de l'enfant en se basant sur l'apparence des parties génitales de l'enfant. Cependant, tous les bébés ne sont pas nés mâles ou femelles. Dans les cas où le docteur est incapable d'affirmer une décision — c'est-à-dire dans les cas où l'enfant est intersexe — une «solution» alternative est pratiquée : la chirurgie est pratiquée sur le nourrisson non consentant pour rendre son corps socialement acceptable. En suite de cela, que le bébé soit intersexe ou non, l'enfant est alors élevé en fonction du genre arbitraire que l'on a cru bon lui assigner. On réfère à cette opération, comme le *sexe* ou au *genre assigné à la naissance*.

Les personnes cisgenres, explique Bauer, sont celles qui sont à l'aise avec le genre qu'on leur a assigné à la naissance. «Personne ne sait vraiment pourquoi tant de personnes sont capables de tenir dans des catégories si arbitraires», écrit-il. Les personnes trans* sont celles qui ne le peuvent pas : «Nous savons qu'il existe une piste différente, une piste d'autonomie, d'autocréation et d'autodéfinition... parce que nous ne pourrions jamais nous satisfaire des paramètres qui ont été prescrits à nos corps et nos comportements.»

En réalité, malgré les apparences, le sexe *n'est pas* déterminé

par nos corps, mais bien par un discours sur nos corps :

Les taux d'hormones varient fortement à l'intérieur même des catégories d'hommes cis et de femmes cis. Les chromosomes, eux aussi, varient. Si vous pensez que «XX» et «XY» sont les seules combinaisons possibles, vous devez encore faire beaucoup de recherches. En plus des variations telles que XXY, XXYY ou X, il arrive que des personnes cis découvrent qu'elles sont génétiquement «l'opposé» de ce qu'elles pensaient être. C'est-à-dire qu'un homme cis «typique» peut être XX, et qu'une femme cis «normale» peut être XY.

De plus, ce qui est souvent appelé les caractéristiques de genre «secondaires» ou même «primaires» est tout très fragile et mutable : «Plusieurs de ces traits n'apparaissent pas toujours ensemble et, avant la puberté et après la ménopause, plusieurs d'entre eux ne s'appliquent pas.» Prenons, par exemple, une femme qui aurait eu une ablation des seins en raison d'un cancer, ou un homme qui aurait perdu son pénis en raison d'un accident. Est-ce que perdre ces parties du corps veut aussi dire que ces personnes perdent leur genre ? «Le sexe», conclut Bauer, «est autant une construction sociale que le genre». Il est tout autant assujetti à l'autoidentification. L'autoidentification, note-t-il, est donc «la *seule* manière utile de déterminer le genre».

En termes d'identité, ce n'est pas tout le monde qui s'identifie soit comme un homme, soit comme une femme. Plusieurs personnes s'identifient comme étant les deux, aucune ou comme quelque chose d'entièrement différent. Par exemple, *genderqueer*, androgyne, agendre, bigendre, multigendre et pangendre sont tous des termes utilisés pour décrire de telles identifications de genre non binaires. Bauer souligne que le genre n'est pas un spectre bidimensionnel allant de la masculinité à la féminité. Le genre est plutôt un espace tridimensionnel trop vaste pour être contenu par les concepts de «femme» et «d'homme». Être trans ne se résume pas toujours à se situer «au milieu» de la binarité de genre. En fait, la plupart du temps, c'est être trop expansif pour que ces idées aient un sens quelconque.

Si les corps sont définis par l'identification, et que l'identification (tout comme les corps) n'est pas toujours binaire, alors il n'existe aucun vrai corps féminin ou masculin à l'extérieur de notre imaginaire culturel.

Je crois que la manière la plus judicieuse d'aborder la question du sexe est la suivante : un corps masculin est un corps appartenant à un homme, c'est-à-dire une personne s'identifiant comme un homme. Un corps féminin est un corps appartenant à une femme, c'est-à-dire une personne s'identifiant comme une femme. Les corps *genderqueer* appartiennent à des personnes *genderqueers*, les corps androgynes appartiennent à des personnes androgynes, ainsi de suite.

Il est important de noter que ces observations ne veulent pas minimiser la nécessité des changements physiques que plusieurs personnes trans* souhaitent accomplir. Comme dit Bauer :

Plusieurs personnes trans vivent en effet de la dysphorie de genre. Plusieurs d'entre nous choisissent de recourir aux hormones, aux chirurgies ou à d'autres modifications corporelles. Mais le point est que, même si ces modifications sont parfois nécessaires pour notre paix d'esprit, elles ne sont pas nécessaires pour faire de nous de «vrais hommes» ou des «vraies femmes» ou des «vrai•e•s» quoi que ce soit.

Cela nous mène à deux concepts additionnels : le cissexisme et la transphobie. Bauer définit le cissexisme comme «le système d'oppression qui considère les personnes cis supérieures aux personnes trans*». Il explique :

Le cissexisme, c'est croire qu'il est «naturel» d'être cis, que l'identité trans est aberrante. Le cissexisme, c'est définir la beauté et l'attraction en fonction de l'apparence des personnes cis. Le cissexisme c'est prioriser le confort des personnes cis à la capacité des personnes trans à survivre. Le cissexisme, c'est croire que les personnes cis ont davantage le droit d'avoir des emplois, d'aller à l'école, d'avoir des relations romantiques et/ou sexuelles, de prendre des décisions par rapport à leur corps, de s'habiller selon leur désir ou d'utiliser des toilettes publiques que des personnes trans.

Il définit la transphobie comme «la peur et la haine irrationnelle des personnes trans*». La transphobie, c'est de référer aux chirurgies transgenres en parlant d'automutilation. La transphobie, c'est croire que les trans vont venir vous enlever votre hétérosexualité ou votre homosexualité. La transphobie, ce sont les personnes trans qui se font dévisager, insulter, harceler, attaquer, battre, violer et tuer pour avoir simplement existé·es. Comme Bauer prend soin de le souligner : «Si vous voulez être un·e bon·ne allié·e, vous devez tout de suite commencer à prendre au sérieux le cissexisme et la transphobie.»

CONNEXIONS ET INTERSECTIONS

Bisexualité et transgenre ont beaucoup en commun, ce qui les positionne dans une proximité symbolique en offrant un énorme potentiel d'alliances entre eux. Notez qu'en écrivant ceci, je ne tente pas d'assimiler l'oppression des personnes trans et bi ou de créer une fausse équivalence entre les deux. J'essaye plutôt d'attirer votre attention sur les intersections et les points en commun entre nos expériences afin de mettre en évidence nos options de solidarité et de luttes communes. De plus, il devrait être noté qu'en abordant ces deux enjeux, je n'aborde pas des individus ou des identités bi/trans spécifiques. J'explore plutôt les significations symboliques de ces deux termes dans notre société.

Premièrement, le point en commun entre la bisexualité et la transidentité qui est peut-être le plus évident est leur subver-

sion de la binarité. Même si aucune de ces identités n'est automatiquement subversive (en effet, plusieurs personnes s'identifiant comme bi ou trans* encouragent consciemment la binarité de genre et de sexe), les réactions sociales et culturelles qu'elles causent témoignent de l'anxiété profonde qu'elles provoquent. La bisexualité soulève une anxiété sociale concernant la binarité hiérarchique entre *gay* et *straight*, alors que la transidentité soulève une anxiété qui concerne la hiérarchie binaire entre femme et homme. Comme mentionné précédemment, ces subversions menacent de flouter et confondre les frontières rigides entre les classes oppressives et opprimées. De plus, elles exposent le fait que ces hiérarchies existent, puisqu'en traversant ces frontières métaphoriques, elles révèlent leur existence même.

Par exemple, nous pourrions nous rappeler de la controverse de 2011 entourant le magazine de la compagnie américaine J. Crew, montrant la présidente et directrice de création, Jenna Lyons, peignant les ongles d'orteils de son fils en rose. La réaction à cette image inclut des attaques contre une propagande flagrante de célébration des enfants transgenres de la publicité. Elle fut un lieu de renforcement des rôles de genre binaires, au point où des critiques la qualifièrent d'attaque contre la masculinité. Cette anecdote illustre l'étendue de la panique avec laquelle la société (particulièrement la société américaine) répond à toute tentative de subversion du genre. Le simple fait qu'une telle réponse eut lieu révèle l'im-

portance que la société accorde à de telles divisions.

La bisexualité et la transidentité offrent toutes deux une compréhension identitaire alternative à l'hégémonie de genre. Dans un monde où nous naissons avec une identité supposément figée (homme, femme, gay, conformiste) et où nous ne pouvons pas changer, la bisexualité et la transidentité offrent des options de mutabilité et de changement. La bisexualité englobe les changements qui surviennent sur des périodes, par opposition à des événements isolés dans la vie d'une personne et à l'essentialisation de leur identité. La transidentité requiert un point de vue à long terme qui permet de vivre des changements au cours de sa vie, par opposition à l'assignation d'un seul genre immuable qui ne peut jamais être changé.

Par exemple, si nous l'isolons dans un seul moment de sa vie, une personne bisexuelle pourrait être identifiée, tout dépendant de ses désirs actuels, comme soit gay ou *straight*. Mais prendre en compte le parcours de vie de cette même personne nous révélerait peut-être qu'elle a aussi de l'attirance pour d'autres genres. Pareillement, nous pourrions isoler une personne trans* à un moment de sa vie et assumer qu'elle est une femme. Mais, en l'observant au fil du temps, nous pourrions découvrir qu'il est un homme, ou bien quelque chose de complètement différent. En général, les identités trans* et bi permettent aussi plus d'espace aux changements de grande envergure : non seulement l'attirance ou l'identité de genre d'une personne peut «basculer», elle peut aussi être multiple, com-

plexe, contradictoire et fluide.

La bisexualité et la transidentité partagent aussi une expérience complexe de *passing* (à la fois volontaire et coercitive). Afin de survivre, des membres de ces deux communautés sont obligé·e·s de *passer* pour quelqu'un qu'ils ne sont pas cisgenre ou monosexuel·le. Les personnes qui souhaitent être reconnaissables comme trans* ou bi sont aussi souvent identifiées comme cis ou mono de toute façon. Le coût de ces deux phénomènes est l'effacement de ces identités des expériences de la vie quotidienne. Les personnes qui réussissent à passer comme trans* ou bi (intentionnellement ou pas) sont alors forcées de vivre avec les conséquences, qui prennent la forme de surveillance sociale, de discrimination et d'autres formes de violences.

Malgré l'oppression sévère dont chacun de ces groupes souffre, il existe pourtant une tradition dans les communautés *queers*, d'accuser les personnes trans et bi de chercher à obtenir des privilèges *straight*. Les personnes bisexuelles sont accusées de vouloir mener des vies hétéronormatives tout en bénéficiant des communautés ou du sexe *queer*. Les personnes trans* sont accusées d'être en réalité des hommes gays ou des lesbiennes qui changent de genre afin de devenir *straight* et d'éviter la violence homophobe. De plus, les hommes trans en particulier ont été accusés de chercher à obtenir des privilèges patriarcaux, présentant alors leur changement de genre comme un acte lâche de misogynie internalisée. Les femmes

trans ont été accusées de rechercher les avantages de la féminité tout en maintenant leurs «privilèges d'homme». Notons que toutes ces accusations nécessitent un cisgenrage et une monosexualisation active des personnes trans* et bi : assumer que tous les individu•es dans ces deux groupes sont en fait monosexuel•le•s (gay ou lesbienne), et que le genre qu'on leur a assigné•es à la naissance détermine qui iels sont.

TRIGGER WARNING : EXTRAITS DE TEXTES QUI CONTIENNENT DES PROPOS TRANSPHOBES ET BIPHOBES

Par exemple, dans *Bisexual Politics : A Superior Form of Feminism?* l'auteure australienne Sheila Jeffreys présente un manifeste biphobe qui cherche à caractériser le mouvement bisexuel comme antiféministe et masculin. Une de ses critiques parmi tant d'autres est de décrire la bisexualité comme «une façon de s'identifier ni comme lesbienne ni comme gay». Cela s'explique par le fait que la «perte de privilège qui accompagne l'identification lesbienne

est

significative et susceptible d'encourager les femmes à... éviter cette définition». Sans surprise, elle réserve un traitement similaire aux personnes trans*. Son article *Transgender Activism : A Lesbian Feminist Perspective* est un manifeste transphobe cherchant à caractériser le mouvement transgenre comme antiféministe et masculin. Dans l'article, elle décrit les hommes trans* comme des «femmes» qui sont désespérément opprimés

par la misogynie internalisée et la lesbophobie. Elle décrit les femmes trans* (qu'elle appelle des «*male-to-constructed-female*») comme des envahisseurs cherchant à exploiter les mouvements féministes pour leurs propres gains égoïstes ; un résultat d'une suprématie mâle internalisée. Notons ici que dans les deux cas, Jeffrey «cisgenrise» et «monosexualise» les personnes trans* et bi, presumant que nous sommes toustes «réellement» gay ou lesbienne.

Dans une suite d'idées, les deux groupes ont également été accusés de maintenir la binarité de genre. Les personnes s'identifiant comme bisexuelles ont été accusées de renforcer la binarité de genre en s'identifiant comme bi (qui veut littéralement dire «deux», mais ne fait pas nécessairement référence au genre). Les personnes trans* ont été accusées de renforcer la binarité de genre en recherchant des changements physiques et en «imitant» les normes de genre binaires.

De l'autre côté de la médaille, la bisexualité et la transi-tude ont les deux été utilisées dans la théorie *queer* comme des «preuves» ou des «illustrations» d'une supposée instabilité et fluidité «inhérente» du genre et de la sexualité. Selon Clare Hemmings, ceci a été accompli en séparant l'identité bisexuelle de sa pratique et en séparant le transsexualisme du terme transgenre. Les comportements bisexuels ont été largement abordés par écrit comme la «subversion ultime» de la binarité sexuelle, plus spécialement à travers les nombreux écrits parlant de désir sexuel entre des hommes gays et des les-

biennes. La transidentité a également été applaudie comme la «subversion ultime» de la binarité de genre, s'attardant encore davantage aux comportements et aux performances (plutôt qu'à l'identité). De cette façon, suggère Hemmings, les auteur•e•s queers ont utilisé la bisexualité et la transitude pour démarquer les limites des identités gay et lesbiennes : les comportements et performances étant alors des «subversions de normes» positives et les identités des «conservateurs de normes» négatifs.

Par exemple, dans son article *Confessions of a Second Generation... Dyke?* Katherine Raymond discute de son désir pour les hommes aussi bien que les femmes, tout en rejetant fermement l'identité bisexuelle, allant jusqu'à tenir des propos biphobes. Dans le cadre du livre *PoMoSexuals : Challenging Assumptions About Gender and Sexuality*, ceci est présenté comme difficile et subversif. Le désir et les actes bisexuels sont séparés de l'identité bisexuelle, si ces premiers sont considérés comme subversifs, cette dernière est présentée comme conservatrice. Du côté transgenre des choses, Hemmings critique l'auteur•e américain•e Judith/Jack Halberstam pour sa vision de l'expression transgenre comme un «spectacle subversif», tout en traitant la transsexualité comme un phénomène qui ne parvient pas à «remettre en question les notions de genre essentialisant.» L'expression transgenre est séparée de l'identité transsexuelle, la première qualifiée de «subversive», et la dernière de «conservatrice».

Un autre axe de similitude est noté par les chercheur•se•s britanniques Merl Storr et Jay Prosser. Dans leur article *Transsexuality and Bisexuality*, iels expliquent que la bisexualité et la transsexualité ont longtemps été amalgamées. Cette façon de penser voit le jour avec la sexologie du 19^e siècle, mais elle est certainement encore présente aujourd'hui. Comme Hemmings explique dans son texte, bisexualité et transsexualité ont longtemps été utilisées de manière interchangeable. Cela se produit en raison de leur «association commune avec l'hermaphrodisme, l'inversion de genre et l'ambivalence sexuelle». Elles sont toutes les deux perçues (de manière réductrice) comme fusionnant ou transcendant les deux pôles binaires, soit en étant «entre les deux» ou «les deux à la fois».

La bisexualité crée un «trouble de genre», qui place alors les personnes bisexuelles à l'extérieur des normes culturelles de genre. De plus, les bisexuel•le•s ont souvent été imaginé•e•s comme «à la fois homme et femme», puisque leur côté masculin désire des femmes» et que leur «côté féminin désire des hommes. Les personnes trans* sont aussi souvent perçues comme inhéremment bisexuelles en raison d'une présupposition transphobe qu'iels sont nécessairement «homme et femme à la fois». De plus, ils ont été accusés de répandre la menace bisexuelle dans la société, puisque, si l'on se fie à une vision transphobe, avoir du désir pour les personnes trans* veut dire que vous êtes secrètement «aux deux». Comme Julia Serano l'écrit dans son poème *Cocky* : «Mon pénis change le

sens de tout. À cause de lui, «chacune de mes ex-blondes hétérosexuelles a couché avec une lesbienne. Tout gars qui flirte avec une femme trans pourrait être accusé d'être gay.» Pour conclure, la transitude et la bisexualité partagent de nombreuses significations communes et en sont presque indissociables. Cette proximité nous donne le potentiel de créer des alliances entre nos communautés, en plus de créer des communautés et des luttes bi-trans partagées. Cela dit, il est difficile d'admettre que très peu de ce potentiel a été utilisé. En fait, plusieurs communautés bi sont bourrées de transphobie, et plusieurs communautés trans* regorgent de biphobie.

LA DÉTRESSE DU BI-TRANS

En tant que personne trans* bisexuelle, je me trouve constamment en désaccord avec les communautés bisexuelles et trans* simultanément. Non seulement les personnes trans* et bi sont toujours comprises comme des groupes séparés et distincts, mais nous aussi sommes doublement invisibilisés : comme bi dans les communautés trans*, et comme trans* dans les communautés bi. Malheureusement, «la forte complicité» souvent identifiée entre bi et trans* n'est fréquemment que le fruit de l'imagination.

CISSEXISME ET TRANSPHOBIE DANS LES COMMUNAUTÉS BISEXUELLES

À l'intérieur du mouvement bi *mainstream*, les liens entre bisexualité et transitude ont toujours été vus comme intimes.

Ces liens ont été étudiés par écrit et applaudis par les mouvements bisexuels *mainstream* (surtout aux États-Unis) depuis leur début. Cependant, les efforts de ces communautés pour être trans-inclusives ont fait défaut.

Avant de continuer, je ressens le besoin de clarifier : si l'on me le demandait, je dirais que le mouvement bisexuel, dans son ensemble, est à des années-lumière en avance sur la plupart des mouvements activistes (pas seulement gays et lesbiens) en ce qui concerne l'inclusion transgenre et genderqueer. Je pense que le mouvement mérite tout le respect qui lui est dû en ce qui concerne ces enjeux, et ceci ne devrait pas être oublié malgré les critiques que je développe ci-dessous.

Par exemple, le 17^e volume du zine bisexuel américain *Anything That Moves* fut dédié à forger une alliance bi-trans et incluait des textes provenant d'auteur•e•s bi et trans* qui discutaient des connexions et des intersections entre les deux sujets. De même, l'anthologie *Bisexuality and Transgenderism : InterSEXions of the Others* fut éditée par des académiques bisexuel•le•s, inclut des auteur•e•s bi et trans*, en abordant des thèmes similaires. Clare Hemmings dédie un des quatre chapitres de *Bisexual Spaces* à la discussion des intersections entre bi et trans* d'une façon très éthique et enrichissante. La conférence annuelle *Transcending Boundaries* aux États-Unis est un projet bi, trans*, intersexe et polyamoureux qui naît à la suite d'un projet *BiNet USA*. Et ce ne sont que quelques exemples.

Parallèlement à cette sensibilisation, ces déclarations et ces

actions qui cherchent à encourager l'inclusion trans* et *gender-queer*, le mouvement bi *mainstream* souffre depuis longtemps de plusieurs problèmes de transphobie et de cissexisme. En général, il semble que la proportion de discussions sur la transinclusivité du mouvement est supérieure à la proportion de réelles actions transinclusives. De l'autre côté de la médaille, les incidents de transphobie et de cissexisme ne sont généralement pas adressés.

Notez que, lorsque je parle du mouvement «bi mainstream», je me réfère principalement au mouvement nord-américain et européen de l'ouest, et, à l'intérieur de celui-ci, seulement aux discours hégémoniques. Il est important de se rappeler qu'il existe une diversité de communautés bisexuelles à travers le monde, chacune ayant ses propres réalités uniques et spécifiques. Il est cependant nécessaire de reconnaître qu'un corpus d'œuvres bisexuelles existe, qui représente un discours dominant pour la plupart de ces communautés : livres, zines, articles, essais, publications, blogues, listes d'envoi, forums, etc. Le fait que je n'habite dans aucun de ces endroits, mais que je peux tout de même comprendre ces discours à travers ce corpus : je suis plus susceptible d'être exposé à un discours hégémonique *parce qu'il est hégémonique*.

Et le discours hégémonique sur la bisexualité, de mon point de vue, est cissexiste. Il fait souvent référence aux «deux genres» ou aux «deux sexes»; il traite les personnes bisexuelles et transgenres comme s'il y avait deux populations distinctes;

il est généralement mené par des personnes cisgenres (ce qui en fait donc de facto un mouvement cis), il fait souvent preuve de *tokenism*, et bien d'autres choses encore — tout en parlant d'inclusion trans et en se félicitant de sa propre approche inclusive.

Hemmings parle de cette dynamique dans *Bisexual Spaces* et dit que, en général, les communautés bisexuelles aux États-Unis et au Royaume-Uni parlent d'elles-mêmes comme si elles sont «déjà inclusives» sans se confronter aux enjeux complexes qu'implique le travail de solidarité avec d'autres communautés marginalisées (non seulement les personnes trans*/*genderqueer*, mais aussi les personnes racisées, en situation d'handicap, issu· de classe populaire, avec des handicaps, et plusieurs autres).

Parler de ces enjeux n'est pas simple. Compte tenu des accusations biphobes fréquentes concernant le terme «bisexualité» et son renforcement de la binarité de genre, toute tentative d'adresser de véritables manifestations de transphobie ou de cissexisme dans les communautés bi peut être perçue comme une tentative de justification de ces accusations. En effet, plusieurs activistes et communautés bi ont tenté de passer sous silence ces problèmes afin de tenter d'éviter ces accusations. Plusieurs trouvent aussi difficile de séparer ces accusations biphobes des critiques intracommunautaires concrètes. De suggérer que le cissexisme et la transphobie sont présents dans les mouvements bisexuels semble parfois équivalent à ac-

cuser toutes les personnes bisexuelles d'être transphobes simplement parce qu'elles s'identifient comme bi.

Ces deux phénomènes ne sont pas équivalents. Dénoncer des problèmes spécifiques à l'intérieur des communautés bisexuelles est une tentative d'adresser les enjeux existants et d'encourager un changement interne. C'est promouvoir la responsabilisation face aux dynamiques de pouvoir et aux différentes formes d'oppression qui existent dans nos communautés. Adresser ces enjeux est un acte de solidarité avec les groupes marginalisés et fait partie de notre lutte continue pour la fin de l'oppression sous toutes ses formes. En revanche, émettre des accusations généralisées contre toutes les personnes bisexuelles en raison du mot que nous choisissons pour nous identifier est un acte de biphobie puisant dans une conception de la bisexualité comme une identité problématique ou nuisible. La critique qui est avancée ci-dessous ne devrait pas être lue comme un acte de biphobie, mais plutôt comme une responsabilisation et un *empowerment* communautaire.

L'exemple le plus frappant de cissexisme dans les communautés bisexuelles est la définition binaire de la bisexualité. Alors que plusieurs figures dans les mouvements bi *mainstream* ont défini la bisexualité comme une attirance envers le même genre et le genre opposé ou comme attirance à plus d'un genre, la définition binaire de la bisexualité (une attirance envers les «deux genres» ou envers «les hommes et les femmes»)

est encore bien présente dans les écrits activistes et académiques du passé et du présent.

Par exemple, l'anthologie *Bi Any Other Name* (1991) contient environ 40 mentions d'expressions binaires, comme «les deux genres» ou «les hommes et les femmes». En revanche, l'expression «plus d'un genre» n'apparaît jamais. De même, le livre de Marjorie Garber, *Vice Versa : Bisexuality and the Eroticism of Everyday Life* (1996), contient plus de 20 mentions de termes de genre binaires, alors «plus d'un genre» en est absent. Plus récemment, l'anthologie *Getting Bi* (première édition, 2005) contient encore 40 expressions binaires, malgré qu'on y retrouve également huit utilisations d'expressions non-binaires telles que «plus d'un genre». Même dans l'anthologie sur la bisexualité la plus récente, *Bisexuality and Queer Theory : Intersections, Connections and Challenges* (2011), la plupart des personnes autrices utilisent encore des définitions binaires et un langage cissexiste, alors que seulement une minorité mobilise un registre non-binaire. Notoirement, dans un article provenant de ce volume intitulé *Thirteen Ways of Looking at a Bisexual*, le chercheur américain David Halperin suggère *treize* définitions différentes de la bisexualité - *toutes* sont écrites dans un langage binaire et cissexiste !

Sur une note personnelle, lorsque je lis un livre ou une anthologie sur la bisexualité (à l'exception de *Bisexual Spaces* de Hemmings), j'ai souvent eu à réprimer mon irritation en constatant la quantité de langage binaire et cissexiste que je

devais lire pour passer à travers un seul texte. Ce phénomène m'a souvent empêché de finir des anthologies bisexuelles d'un coup - j'ai besoin de mois entiers pour les déconstruire. J'ai lu très peu de textes publiés sur la bisexualité qui ont été écrits uniformément dans un langage non binaire et transaffirmatif, malgré l'insistance du mouvement bi selon laquelle les définitions binaires sont une relique du passé.

Un autre problème est l'essentialisme de genre, un argument ironiquement popularisé par l'article de Julia Serano *Bisexuality does not reinforce the gender binary*. Selon Serano, la bisexualité ne renforce pas la binarité de genre parce que, peu importe leur genre, la plupart des personnes présentent un des deux «types généraux de corps sexués : femelle et mâle». De plus, écrit-elle, la plupart des personnes sont «lues» automatiquement comme soit homme ou femme par la société. Pour Serano, la bisexualité dénote une attirance envers les corps mâle ou femelle ou envers les personnes genrées par la société, comme soit homme soit femme. Il est important de noter que la perception générale du sexe et du genre de Serano, comme décrite dans son livre *Whipping Girl*, est que, même si «homme» et «femme» sont des catégories instables et non exclusives, elles devraient être reconnues en raison de leur importance sociale. Et donc, malgré le binarisme de l'argument, il ne peut pas être qualifié de transphobe.

Cependant, plusieurs personnes bi ont lu cet article et l'utilisent pour justifier leur propre cissexisme et éclipser la né-

cessité pour les communautés bi de prendre en compte leur propre transphobie. Au lieu de définir le terme à travers la binarité de *genre*, ces personnes l'ont défini à travers la binarité de *sexe*. Ainsi, certaines personnes l'ont utilisé pour affirmer que «attirance pour les hommes et les femmes» est, en fait, une définition qui inclut tout le monde. Cela présume que l'identité de genre des individus est sans importance et que ce que les autres pensent de leur corps détermine ce qu'ils sont. Ce faisant, on efface un spectre entier de genres et de sexes non binaires et on nourrit la notion cissexiste que nous sommes toutes des personnes cis.

Notez bien que je n'essaie pas d'affirmer que la bisexualité, en tant que mot, est inhéremment transphobe, ou que toutes les personnes bi sont cissexistes simplement parce qu'elles s'identifient comme bi. Ces affirmations sont toutes les deux fausses et relèvent de la biphobie. Ce que j'essaie de souligner, c'est que plusieurs personnes dans les communautés bi *mainstream* utilisent des définitions binaires pour la bisexualité, ou du moins utilisent un langage binaire et cissexiste lorsqu'ils en parlent. Pour faire simple : *il ne s'agit pas du mot, mais bien de comment nous l'utilisons.*

En réponse à cette critique, certaines personnes suggèrent que définir la bisexualité comme binaire est en fait correct, puisque certaines personnes sont véritablement attirées uniquement par les hommes et femmes cisgenres. Bien que je ne pense pas qu'ils soient délibérément transphobes, je trouve

cependant que cette tendance résonne avec des standards sociaux cissexistes.

Il est commun de réfléchir l'attirance comme un trait apolitique et inné. Mais en fait, la plupart du temps, nos désirs sont façonnés par les standards sociaux de beauté et d'attirance. Ces standards sont déterminés par ce qui est considéré comme attirant et ce qui ne l'est pas. Ces standards d'attirance sont intrinsèquement politiques, puisqu'ils sont façonnés par les croyances et les structures sociales dominantes. Pour donner quelque exemple : les personnes blanches sont considéré•es comme plus attirantes que les personnes racisé•es, les personnes minces plus attirantes que les personnes grosses et les personnes cisgenres plus attirantes que les personnes trans* et *genderqueer*.

Dans son livre *Read My Lips*, l'auteurice Riki Wilchins affirme que les personnes trans* sont considérées comme peu attractantes parce que leurs corps sont inintelligibles en termes d'attirance sexuelle, dans une culture qui définit la sexualité en fonction des corps cisgenres. Pour être considéré•e comme attirant•e, une personne doit habiter un corps qui correspond à son identité de genre. Ainsi, les corps cisgenres bénéficient d'un avantage structurel en ce qui a trait à la sexualité et au désir. Et nous connaissons le nom du privilège structurel des identités cisgenres : cissexisme.

Un autre visage de la transphobie dans les mouvements est le *tokenism* : la mention des personnes trans* et *genderqueer* au

passage, sans vraiment engager avec leurs enjeux, ou inclure une ou deux personnes trans (dans un événement, une anthologie, ou quoi que ce soit d'autre) alors que tout le reste est dominé par des personnes cis et du contenu ciscentriste. Par exemple, l'anthologie *Bisexual Politics* ne contient que seulement deux essais par des personnes trans et *genderqueer*, alors que le reste des textes dans le livre ne sont pas seulement écrits par des personnes cis, mais ils utilisent aussi du langage cissexiste et ignorent généralement les enjeux trans*. Un autre exemple est le rapport *Bisexuality Invisibility*, qui définit la bisexualité par l'attirance envers «plus d'un sexe ou d'un genre», mais qui utilise un langage cissexiste et binaire tout au long de son texte. Des 41 pages du rapport, seulement trois paragraphes sont dédiés à la discussion des enjeux trans*, et ceux-ci traitent des personnes bi et trans* comme deux groupes distincts et séparés.

L'exclusion des personnes trans* et *genderqueer* dans les mouvements bi ne s'arrête pas aux textes. Lors de ma première expérience avec une communauté bi à l'extérieur de ma scène anglaise natale, après des années à lire des textes d'inclusivité autocongratatoire des mouvements bi provenant de la minorité globale, j'ai été choquée par le manque d'inclusion trans* et *genderqueer*. Par exemple, à l'oral, plusieurs personnes utilisaient l'acronyme «LGB» plutôt que «LGBT», ou utilisaient le terme «les deux genres». Certains sujets de discussion ne semblaient jamais prendre en compte des points de

vue ou des enjeux reliés aux personnes trans*. Très peu d'ateliers ou d'espaces visaient explicitement les personnes ou les enjeux trans* ou *genderqueer* : seulement deux ateliers planifiés (dans une conférence de cinq jours) visaient spécifiquement les personnes trans. Les deux seuls autres espaces en non-mixité trans, lors des temps de dîner, étaient des initiatives de dernière minute organisées par ma copine. Un soir, j'étais assise avec plusieurs personnes trans* (la plupart étant *locales*) et nous avons eu une longue conversation au sujet de la transphobie dans la convention et dans les communautés bi en général. Les personnes présentes se sentaient définitivement marginalisées. Pourtant, tout au long de la convention, plusieurs personnes cis célébraient la transinclusivité des communautés bi. Même si je comprends que *BiCon* s'est récemment améliorée au sujet de la transinclusivité, ces enjeux ont tous le même besoin d'être adressés.

Bien sûr, le fait que ces inclusions *token* existent tout de même est une réussite monumentale en comparaison avec d'autres mouvements. En effet, la plupart des autres mouvements effacent carrément les personnes trans* et ne s'y attardent même pas. Les communautés bisexuelles (incluant le *BiCon* au Royaume-Uni) méritent tout le respect qui leur est dû pour l'inclusion qui est mise en place. Cependant, une inclusion *token* n'est pas assez. Le *tokenism* veut dire que, même si les communautés bi en général sont conscientes du besoin d'être *transaffirmatives*, elles sont généralement plus concer-

nées par les apparences et la performativité. Cela signifie que les communautés bi ne sont peut-être pas aussi dévouées à l'inclusion des personnes trans* et *genderqueer* qu'elles le disent où le pensent.

Une partie du problème est que ces enjeux sont généralement des non-dits dans les communautés bi. De plus, selon mon expérience, lorsqu'ils sont mentionnés, ils sont généralement lourdement critiqués. Par exemple, dans un fil de discussion sur un groupe bi en ligne (servant majoritairement à des personnes d'Amérique du Nord), certaines personnes affirmaient que de reconnaître que certaines personnes bi sont attirées par plus que deux genres pourrait en rendre d'autres «inconfortables». Comme autre exemple, lorsque j'ai publié une version préliminaire de ce texte sur mon blog, la plupart des commentaires niaient vivement le fait que le cissexisme et la transphobie existaient dans les communautés bi et refusaient d'accepter que je suggère que le mouvement bi ne soit autre chose que parfait à ce sujet. Mais au lieu de prendre cette critique comme une attaque, les communautés bisexuelles devraient prendre cette opportunité pour se remettre en question, apprendre et s'améliorer.

Pour conclure, malgré leur croyance qu'elles sont *transinclusive*, les mouvements bi partagent malheureusement une grande partie du cissexisme et de la transphobie de la société *mainstream* et des communautés lesbiennes et gays. En tant que mouvement qui proclame vocalement sa solidarité

avec les mouvements et les personnes trans*, nous sommes responsables d'adresser ces critiques et de les transformer en travail constructif visant à éliminer la transphobie et le cissexisme dans nos communautés. Si nos communautés bi veulent réellement être *transaffirmative*, nous devons commencer par prendre la transphobie et le cissexisme au sérieux maintenant.

BIPHOBIE DANS LES COMMUNAUTÉ TRANS* ²

Si l'inclusion des communautés bi ne se limite qu'au *tokenism* trans*, il faut alors déduire que les communautés trans* n'en ont rien à foutre de la bisexualité. En fait, il est troublant d'admettre que la quantité considérable d'écrits au sujet des intersections entre bi et trans* provient entièrement des mouvements bi, et jamais de l'inverse. Les personnes bi et trans* à la recherche d'inclusion dans les communautés trans* resteront sur leur faim : Iels seront accepté·e·s sur la base de leur appartenance trans* ou *genderqueer*, mais leur bisexualité sera considérée comme sans intérêt ou possiblement suspecte (tout dépendant de leur contexte).

Il est important de noter qu'une double faute ne constitue pas une absolution. Juste parce que la biphobie existe dans les communautés trans* ne veut pas dire qu'il est «okay» pour les communautés bi d'être transphobes. Ni le contraire d'ailleurs.

2. NDLT J'utilise le terme «biphobie» et évite «monosexisme» volontairement. Selon mon expérience, les communautés trans* sont spécifiquement biphobes, mais rarement monosexistes.

En écrivant sur ces sujets, je n'essaie pas de créer une fausse équivalence entre la biphobie et la transphobie dans laquelle de mauvaises attitudes en justifient d'autres. Mon objectif est de mettre en lumière deux phénomènes : d'une part, le gaspillage considérable du potentiel révolutionnaire qui pourrait émerger si ces deux groupes s'unissaient, et d'autre part, la double invisibilisation des personnes à la fois bi et trans.

Bien que la plupart des anthologies et des livres bisexuels que j'ai lus adressent les enjeux trans* dans une certaine mesure (qui va du *tokenism* à l'engagement réel), la plupart des anthologies et des livres trans* invisibilisent complètement la bisexualité. Par exemple, dans l'anthologie *Gender Outlaws*, le mot «bisexualité» apparaît un total de quatre fois. Il est aussi surprenant de noter que, dans les quatre cas, le mot est mentionné au passage à travers une longue liste d'identités. L'anthologie *GenderQueer* pourrait être considérée comme marginalement meilleure, avec un total de 19 mentions du «*B-word*». Cela est expliqué par le fait qu'un des essais du volume aborde relativement sérieusement la bisexualité, en finissant par la rejeter comme identité viable.

Souvent, dans les écrits trans*, quand la bisexualité apparaît, c'est dans un contexte négatif. Par exemple, le livre de Riki Wilchins, *Queer Theory, Gender Theory*, la première apparition de la bisexualité est discutée comme limites identitaires. Toutes les autres mentions du mot dans le livre (huit au total) peuvent être décrites comme anecdotiques au mieux, sou-

vent figurant dans la liste «lesbienne, gaie, bisexuelle et transgenre». Kate Bornstein fait la même chose dans son livre, *Gender Outlaw* (à ne pas confondre avec l'anthologie *Gender Outlaws*), qui mentionne la bisexualité que pour la nommer comme modèle de sexualité basé sur le genre des partenaires d'une personne. Ici encore, toutes les mentions sont soit anecdotiques ou font partie d'une plus longue liste d'identités.

Une grande partie des écrits trans* amalgament les communautés bi avec les communautés gays ou lesbiennes en discutant de l'exclusion des personnes trans*. Plusieurs auteur.e.s trans* ont adopté l'acronyme «LGB» en parlant de transphobie, laissant entendre que les personnes bisexuelles possèdent une part égale dans l'hégémonie GGGG, et invisibilisent du même geste l'exclusion vécue par nos deux groupes.

La biphobie dans les communautés trans* ne s'arrête pas au texte non plus. En fait, une des raisons principales pour lesquelles j'ai commencé mon activisme bi était l'exclusion que je ressentais dans ma communauté trans. À ce moment-là, dans ma communauté, être bisexuelle était peu associé à la *queerness*. Pour être considéré comme «*queer*», il fallait que tu sois gay ou lesbienne - et si tu ne l'étais pas, tu étais soupçonnée ou présumée d'être *straight*. La bisexualité était rarement sujette à discussion, et si elle l'était, c'était surtout dans le contexte de «renforcer la binarité de genre». Par exemple, je me souviens d'un *party* trans* durant lequel j'ai fait une annonce sur un nouveau groupe de support bisexuel qui venait d'ouvrir à Tel-

Aviv (le premier dans cette ville). Après mon annonce, l'hôte du *party* n'a trouvé qu'à dire : «Mais la pansexualité, c'est plus cool.» Malgré le changement graduel de ces attitudes dans les dernières années, les rapports de force internes à la *queerness* ou à la *coolness queer* empêchent encore que la bisexualité soit considérée comme «assez cool ou assez *queer*» dans cette communauté (et d'autres).

En conclusion, bien qu'une alliance entre les communautés bi et trans* existe bel et bien, elle demeure fragile et requiert davantage d'efforts pour se renforcer. Si les communautés bi ont souvent essayé d'être *transinclusives*, elles ont souvent échoué. La communauté trans a non seulement échoué à réciproquer les tentatives d'inclusion limitées à leur endroit, mais elles ont aussi souvent appuyé des idées biphobes. Cette situation signifie qu'au lieu d'utiliser leur potentiel subversif commun, ces deux communautés ont fini par renforcer des idéologies oppressives. Cela veut aussi dire que les personnes bi et trans* se retrouvent exclues des deux communautés : de la communauté bi pour être trans* et des communautés trans* pour être bisexuelles.

La communauté bi doit commencer à prendre au sérieux la transphobie et le cissexisme, à adresser leurs privilèges cisgenres et leur cissexisme internalisé. De plus, il faut déconstruire le langage cissexiste et commencer à construire un langage alternatif trans-positif. Cela signifie d'arrêter l'usage de termes cissexistes binaires comme les hommes et «les femmes»

ou «les deux sexes» (essayez «tous les genres» à la place). Il faut cesser de parler comme si les hommes cisgenres et les femmes cisgenres étaient les seuls genres valant la peine d'être abordés (dire «tous les genres» et ensuite parler seulement des hommes et des femmes est quand même cissexiste). Il faut arrêter de référer à bi et trans comme s'ils étaient deux groupes séparés. Pour finir, il est particulièrement nécessaire de s'informer sur ce qu'est le cissexisme et la transphobie, pour commencer à les subvertir à l'échelle communautaire et individuelle.

Tout cela requiert un engagement profond pour ce type de travail. Il vaut la peine de se rappeler que l'objectif de le faire n'est pas juste d'être «gentil•le envers les autres». Ce n'est pas une question d'apparence ou de charité. Il s'agit du travail pour se libérer du cissexisme et de la transphobie - les personnes trans* comme les personnes cis. Il s'agit aussi de constater que le mouvement bisexuel ne pourrait jamais engendrer de changement réel dans la société tout en renforçant des binarités transphobes. Si une révolution bi pouvait advenir, nous devrions être coude à coude avec nos camarades trans* et *genderqueer*.

De même, les communautés trans* doivent commencer à prendre la biphobie au sérieux, à confronter ses propres privilèges monosexuels et sa biphobie internalisée. Les communautés trans* devront commencer à s'éduquer et comprendre les expériences des personnes bi, ainsi que la nature du monosexisme. Au lieu d'amalgamer les bisexuel•les avec les groupes

d'opresseur•es, les communautés trans* doivent commencer à souligner les solidarités politiques entre les deux identités. Cela ne veut pas dire que nous ne devons plus tenir responsables les personnes et communautés bi responsables pour leur transphobie, mais bien de mettre fin au réflexe de les en accuser automatiquement. Les communautés trans* doivent comprendre que l'accusation «la bisexualité est binaire » n'adresse en aucun cas le cissexisme existant dans les communautés bi, mais tient au contraire son origine dans la biphobie. Nous devons comprendre que plusieurs personnes trans* s'identifient comme bi et que ces identités ne sont pas mutuellement exclusives. (En fait, assumer cela n'invisibilise pas seulement les identités bi de ces personnes, mais aussi nos identités trans* et *genderqueer*.) Ainsi, une révolution trans* qui renforce l'oppression des bisexuel•es n'est pas une révolution du tout.

EXEMPLE CONCRET : LA COMMUNAUTÉ BI EN ISRAËL/TERRITOIRE PALESTINIEN OCCUPÉ

Voir des preuves de cissexisme et de transphobie dans les communautés bi à l'étranger était d'autant plus surprenant pour moi en raison de mon contexte local. Comme j'y ai fait allusion plus haut, la communauté bisexuelle en Israël/Palestine occupée fut une extension de la communauté trans*. À travers cela, notre communauté a hérité du discours et des politiques des mouvements trans* israéliens. Cette communauté bi est menée par des personnes trans* et *genderqueer*, et plusieurs personnes dans la communauté elle-même s'identifient

comme tels. D'une certaine façon, on pourrait dire que notre communauté est aussi une communauté trans*. Elle a particulièrement été une maison pour plusieurs personnes *genderqueer*. Ainsi, notre communauté répond à deux lacunes inoccupées par les autres espaces queer et trans* : celle des personnes bi et celle des personnes *genderqueer*.

Cette atmosphère fait aussi que notre communauté sert d'espace d'apprentissage pour les personnes qui ne connaissent que depuis peu les enjeux et les politiques trans*. Par exemple, pour plusieurs personnes, cette communauté bi était le premier endroit où l'on rencontrait des personnes trans* et *genderqueer*. Ainsi, en rejoignant la communauté, plusieurs personnes deviennent des allié•es des mouvements trans*. Cela permet également à plusieurs autres d'explorer leur propre identité de genre à travers la communauté, puisqu'elle sert d'espace sans jugement pour toutes les identités de genre. Conséquemment, plusieurs commencent à s'identifier comme trans* après avoir rejoint la communauté bi. La politique et le langage dans notre communauté incorporent de multiples identités de genre et enjeux trans*, constituant un discours hégémonique local où il n'existe pas d'explication à seulement «deux genres».

En écrivant ce texte, je ne veux pas insinuer que cette communauté bi est une parfaite utopie bi-trans où l'égalité totale a été atteinte. En effet, il y a plusieurs incidents de cissexisme et de transphobie dans la communauté - à la fois par des per-

sonnes qui sont nouvelles et inexpérimentées (le cissexisme, après tout, est la norme) et par des personnes qui n'acceptent tout simplement pas que le cissexisme ait un problème.

Cependant, la communauté travaille régulièrement contre le cissexisme et la transphobie. Les personnes qui tiennent des propos cissexistes ou qui agissent de manière transphobe sont régulièrement rappelées à l'ordre. Le cissexisme et la transphobie ne sont pas tolérés. De cette manière, la communauté se reproduit activement comme un espace sécuritaire et politisé pour les personnes trans* et *genderqueer*.

Par exemple, une discussion mémorable a eu lieu dans un forum bisexuel en ligne où un homme s'identifiant comme *straight* a déclaré qu'il était intéressé par l'idée de coucher avec des «*trannies*» (un terme transphobe pour désigner les femmes trans*). Il affirmait que, malgré qu'il soit curieux, il pourrait «être dégoûté», et demandait ensuite des recommandations d'endroits où il pourrait rencontrer «ce genre de personnes». Ce message fétichisant et transphobe a déclenché une guerre enflammée, qui s'est ensuite propagée à travers trois différents fils de discussion. Les personnes trans* et leurs allié·es dans le forum expliquaient comment et pourquoi le message (et l'attitude derrière celui-ci) était transphobe³. À l'opposé, certaines personnes cis (incluant l'auteur du message origi-

3. NDLT Le message était transphobe pour quatre raisons : premièrement, parce qu'il prétendait que les femmes trans* étaient un type d'hommes ; deuxièmement, il objectivait les femmes trans* et les traitait comme un fétiche sexuel plutôt que comme des personnes réelles ; troisièmement, l'au-

nal) continuaient à défendre leur transphobie (par exemple, en prétendant que les femmes trans* étaient en fait un type d'«homme»). Bien que les attitudes transphobes étaient définitivement dénoncées et critiquées dans cette discussion, elle a néanmoins souligné les tensions constantes auxquelles notre communauté fait face. Elle a également souligné que la communauté doit constamment s'engager dans la lutte contre la transphobie et le cissexisme pour continuer à être un espace sécuritaire pour les personnes trans.

L'atmosphère *trans-positive* dans la communauté bi a aussi mené à une plus grande acceptation des personnes bi dans la communauté trans*. Cela a été le résultat de changements à deux niveaux. La communauté constituée des personnes trans* et *genderqueer* s'identifiaient graduellement de plus en plus comme bi, amplifiant ainsi la visibilité bi dans la communauté trans*. D'autre part, la communauté bi s'est formée de personnes trans* et *genderqueer* d'une manière que la communauté trans* ne pouvait pas ignorer. En raison de ces deux phénomènes, l'attitude envers les personnes bi a lentement changé dans la communauté trans*, encourageant le travail de solidarité. Par exemple, en avril 2011, le premier panel bi-trans a été tenu à Tel-Aviv, où un groupe d'activistes bi et pan, trans* et *genderqueer* (incluant moi-même) a discuté des liens entre ces deux identités devant un public de personnes trans*

teur trouvait pertinent de dire qu'il pourrait trouver les femmes trans «dégoûtantes»; et quatrièmement, il utilisait le terme haineux «*tranny*».

et de leurs allié•es. Comme autre exemple, en juin 2011, une marche de la *Rad Pride* a été tenue à Tel-Aviv (en réponse à une «*gay pride*» commercialisée, sioniste et commanditée par la municipalité). Alors que nous nous appropriions la scène laissée sur les lieux par la parade municipale, les premiers drapeaux accrochés étaient bi et trans*. Lors du micro ouvert qui a suivi, environ la moitié des personnes présentes étaient bisexuelles ou transgenres, ou les deux.

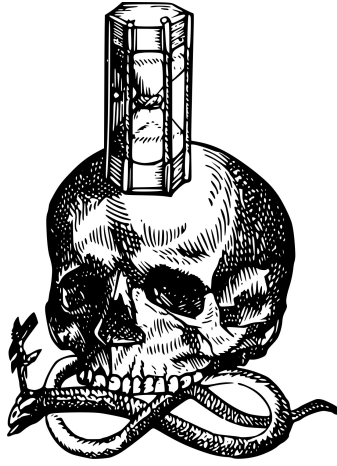
La marche radicale est un bon exemple des résultats extraordinaires que nous pouvons réaliser en alliant les communautés trans* et bi. Bien que la marche ne fût pas exclusivement organisée par des personnes trans* et bisexuelles, notre alliance était néanmoins l'un de ses piliers les plus solides. Le comité organisateur incluait des figures importantes des communautés trans* et bi qui travaillaient ensemble pour la première fois. Un autre facteur était le fait que cette marche ne reposait pas sur une politique des identités. Elle était plutôt basée sur un objectif commun partagé par tous les groupes présents (s'opposer à l'assimilation gay, au capitalisme, au sionisme et donner une voix aux groupes LGBTQ marginalisés). La marche donnait aussi à chaque groupe l'espace nécessaire pour articuler son point de vue unique. Cette marche fut un énorme succès et sert d'exemple pour le type de solidarité pouvant être accomplie par la solidarité politique entre communautés.

À la lumière des tensions existantes entre les communautés bi et trans*, il pourrait être utile pour ces communautés de

s'organiser en solidarité bi-trans en Israël/Palestine occupée. La communauté bi israélienne nous fournit un exemple du type de comportements et d'actions nécessaires pour rendre les espaces bi sécuritaires pour les personnes trans* et *gender-queer*. Elle nous fournit aussi un exemple de travail d'une alliance bi-trans.

Une alliance entre les communautés bi et trans* a le potentiel de subvertir le système de sexe, de genre et d'orientation. Reconnaître les enjeux communs, en plus des formes communes d'oppression, fournit à nos mouvements les outils, le langage et le pouvoir de déconstruire ces binarités hiérarchiques. À leur place, nous pouvons créer des alternatives radicales, afin de former nos propres espaces libres d'oppression, de cissexisme et de monosexisme, et de joindre nos forces dans notre lutte commune pour la libération sexuelle et de genre.

POLÉMIQUE • INVENTIVE • DESTRUCTRICE



wtfspvm. EST UN COLLECTIF *anarchiste, queer et nihiliste*. Basé à Tiohtiá :ke, au soi-disant Québec, nous travaillons principalement à la traduction et la diffusion de textes dans une perspective *anticolonialiste, transféministe, anticapitaliste et nihiliste*. wtfspvm n'est pas intéressé par les guerres de clans et d'idées, mais souhaite plutôt participer à la diffusion de textes de diverses tendances en français. En effet, la majeure partie de la littérature anarchiste, libertaire, queer ou anticoloniale diffusée sur l'île de la tortue est uniquement disponible en anglais, ce qui contribue selon nous à maintenir une distance entre les milieux anglophones et francophones.